

Pierre Nora

L'événement monstre

I. La production de l'événement

Les mass media ont désormais le monopole de l'histoire. Dans nos sociétés contemporaines, c'est par eux et par eux seuls que l'événement nous frappe, et ne peut pas nous éviter.

Mais il ne suffit pas de dire qu'ils collent au réel au point d'en faire partie intégrante et nous en restituent la présence immédiate, qu'ils en épousent les contours et les péripéties, qu'ils en composent l'inséparable cortège. Presse, radio, images, n'agissent pas seulement comme des moyens dont les événements seraient relativement indépendants, mais comme la condition même de leur existence. La publicité façonne leur propre production. Des événements capitaux peuvent avoir lieu sans qu'on en parle. C'est le fait de les apprendre rétrospectivement, comme la perte du pouvoir par Mao Tse Toung après le grand bond en avant, qui constitue l'événement. Le fait qu'ils aient eu lieu ne les rend qu'historiques. Pour qu'il y ait événement, il faut qu'il soit connu.

C'est pourquoi les affinités entre tel type d'événement et tel moyen de communication sont si intenses qu'ils nous paraissent inséparables. Comment ne pas mettre la diffusion d'une presse à gros tirage, par exemple, la constitution d'une classe moyenne de lecteurs par l'instruction primaire obligatoire et l'urbanisation de la fin du XIX^e siècle en rapport avec les scandales des débuts de la Troisième République, l'Affaire de Panama, l'importance accordée à la vie politique et parlementaire, la querelle de la laïcité, bref avec le style même que revêtait la vie publique? Ainsi l'Affaire Dreyfus constitue-t-elle peut-être, en France, la première irruption de l'événement moderne, le prototype de ces images d'Épinal sorties tout armées du ventre des sociétés industrielles et dont l'histoire contemporaine ne cessera plus de reproduire les exemplaires, à partir d'une matrice comparable. Rumeurs initiales, exploitation du silence par une presse d'opposition de droite, paralysie insistante de l'information officielle (« Il n'y a pas d'Affaire Dreyfus »), compromissions supposées dans les sphères du pouvoir, racisme populaire, implication des deux grands corps les plus considérés, l'Armée et la Justice, à un moment critique pour le régime républicain, grands principes abstraits affrontés autour d'une seule tête, dichotomie du monde en bons et en mauvais, suspense alimenté par de faux documents et des confidences en chaîne, appel à l'opinion par lettre ouverte et manifestes, apparition significative du néologisme d'« intellectuel » qui signale une nouvelle fonction sociale médiatrice de l'opinion

de masse ¹, l'Affaire Dreyfus tient tout de la presse et lui a tout donné ². Son rôle n'est pas diminué par la concurrence. A elle paraît revenir, en propre, un type d'événements : ceux où les faits se dérober et qui appellent la critique de l'information, la confrontation des témoignages, la dissipation du secret maintenu par les démentis officiels, la mise en cause de principes qui font appel à l'intelligence et à la réflexion, l'appel obligé à un savoir préalable que seule peut fournir et rappeler la presse écrite. Car du journal local au quotidien national, de l'organe à gros tirage à l'hebdomadaire d'opinion, l'imprimé seul dispose d'une gamme de virtualités sans rivales, un éventail exceptionnellement riche de manipulation de la réalité. Ainsi la guerre d'Algérie n'appartient pas tout entière à la presse, mais des épisodes particuliers, comme le problème des tortures ou le récit des négociations lui demeurent spécialement attachés.

D'autres phénomènes historiques ressortissent à la radio. Une bonne partie de l'entre-deux-guerres, la seconde guerre mondiale, ont été perçues auditivement. Une certaine époque de l'histoire contemporaine commence avec les causeries démocratiques qu'inaugura Roosevelt, avec les discours fulminés de Nuremberg que le petit écran, à l'étranger, aurait peut-être tués par le ridicule ou par la certitude de leurs conséquences. Une autre commence pour les Arabes avec les discours de Nasser; une autre encore, pour le Congo des années 1960 où il suffisait à un homme d'État noir d'être en mesure d'affirmer sur les ondes qu'il avait pris le pouvoir pour que le pouvoir lui appartienne effectivement. Parole radiophonique qui joue elle-même à plusieurs niveaux. C'est elle d'abord qui assure l'importance de l'événement, caractérisée par la quantité de paroles qu'il déclenche : voix qui informe, explique, commente, critique, paraphrase, extrapole, conjecture, écho public des conversations privées et, parfois, véhicule unique de la modernité. Frantz Fanon a montré le rôle révolutionnaire joué par la voix des Arabes dans l'Algérie en guerre ³, et l'on sait quel instrument de pénétration de l'histoire le transistor continue de jouer dans le continent africain. Mais c'est l'histoire elle-même, par la voix des acteurs, à qui la radio permet de parler, réactivant ainsi, sur une vaste échelle, le plus puissant moteur de l'histoire depuis les Prophètes et les orateurs grecs. Les media transforment en actes ce qui aurait pu n'être que parole en l'air, ils donnent au discours, à la déclaration, à la conférence de presse la solennelle efficacité du geste irréversible. Mais 1968 fut, on le sait, le festival de la parole agissante; toutes les formes cohabitèrent pour constituer l'événement lui-même ⁴ : parole des leaders et parole anonyme, parole murale et parole verbalisée, parole étudiante et parole ouvrière, parole inventive ou citative, parole politique, poétique, pédagogique ou messianique, parole sans paroles et parole-bruit, depuis la nuit des barricades du quartier latin où les transistors répercutèrent instantanément aux quatre coins de la province nocturne les incidents qui devenaient un événement, jusqu'au discours du 30 mai du général de Gaulle qui n'apparut pas sur le petit écran mais dont la voix olympienne clôt précisément l'événement.

Si des types d'événements, comme l'invasion de Prague, les conférences de presse politique ou le débarquement sur la lune, nous paraissent irréductible-

1. Le terme est né le 14 janvier 1898, quand *l'Aurore*, pour réclamer la révision du procès Dreyfus après l'acquiescement d'Esterhazy, publia le «Manifeste des intellectuels».

2. Cf. Patrice BOUSSEL, *l'Affaire Dreyfus et la presse*, coll. Kiosque, Colin, 1960.

3. Cf. Frantz FANON, *l'An V de la Révolution algérienne*, Maspero, 1959.

4. Cf. Roland BARTHES, « l'Écriture de l'événement », in *Communications*, 12, 1968.

ment liés à l'image et devoir l'être toujours davantage, sans doute ne faudrait-il pas en conclure que la télévision soit assimilable à la « pan-événementialité ». Mais elle fait faire à la démocratie de l'événement un pas décisif. D'abord parce que le petit nombre de chaînes et leur manque actuel de différenciation assure la plus petite dispersion possible du compte rendu. Il y a plusieurs moyens de commenter les Jeux olympiques, il y en a très peu de les montrer. Et chacun a beau savoir qu'il s'agit d'un montage, donc d'un choix orienté d'images, l'impression prévaut du vécu au plus près. Chacun est saisi, bon gré mal gré, seul ou en groupe, toujours au dépourvu, par la nouvelle télévisée qui frappe à la cantonade et de plein fouet. La télévision est à la vie moderne ce qu'était le clocher au village, l'angélus de la civilisation industrielle, mais porteur d'une parole imprévue; elle est comme le dit Mac Luhan, un media froid, celui qui, de tous, favorise à domicile et sans effort la plus intense participation; cette participation, si l'on ose dire, sans participation, ce mélange exact de distance et d'intimité qui est pour les masses la forme la plus moderne, et généralement la seule dont elles disposent, de vivre l'histoire contemporaine. Aux deux sens du mot, l'événement est projeté, jeté dans la vie privée et offert en spectacle.

Les mass media ont fait ainsi de l'histoire une agression, et rendu l'événement monstrueux. Non point parce qu'il sort par définition de l'ordinaire; mais parce que la redondance intrinsèque au système tend à produire du sensationnel, fabrique en permanence du nouveau, alimente la faim d'événements. Non qu'il les crée artificiellement, comme voudraient le faire croire les pouvoirs en place quand ils ont intérêt à supprimer l'événement, ou comme pourraient le faire croire certaines performances d'une information ivre de ses nouveaux pouvoirs, telle la célèbre émission d'Orson Welles sur le débarquement des Martiens. L'information secrète elle-même ses anticorps et la presse écrite ou parlée, dans son ensemble, aurait plutôt pour effet de limiter le déchaînement d'une opinion sauvage. Elle assure aux media une prise croissante sur l'événement. Mais le système de détection que constituent les mass media ne peut que favoriser l'éclosion d'événements massifs, ces volcans de l'actualité qui poussèrent ici récemment avec la guerre des 6 jours, Mai 68, l'invasion de Prague, le départ du général de Gaulle et sa mort ou l'alunissage américain, événements monstres qui se répètent et se répéteront vraisemblablement toujours plus fréquemment.

Mais c'est pour l'historien que, monstrueux, l'événement moderne l'est toujours davantage. Car de tous les récipiendaires, il est le plus démuné. L'événement demeurait, dans un système traditionnel, le privilège de sa fonction. Il lui donnait sa place et sa valeur et nul ne pénétrait en histoire sans son estampille. L'événement s'offre à lui désormais de l'extérieur, de tout le poids d'un donné, avant son élaboration, avant le travail du temps. Et même avec d'autant plus de force que les media imposent immédiatement le vécu comme histoire et que le présent nous impose davantage de vécu. Une immense promotion de l'immédiat à l'historique et du vécu au légendaire s'opère au moment même où l'historien se trouve dérouté dans ses habitudes, menacé dans ses pouvoirs, confronté à ce qu'il s'applique ailleurs à réduire. Mais s'agit-il du même événement?

II. Les métamorphoses de l'événement

Dans la mesure en effet où l'événement est devenu intimement lié à son expression, sa signification intellectuelle, proche d'une première forme d'élabo-

ration historique se vide au profit de ses virtualités émotionnelles. La réalité propose, l'imaginaire dispose. Pour que le suicide de Marilyn Monroe puisse devenir un événement, il faut, mais il suffit que des millions d'hommes et de femmes puissent voir en lui le drame du star system, la midinette malheureuse qui sommeillait dans la supervedette, la tragédie de la beauté interrompue, le malheur de l'existence la plus fardée, la vanité de tout succès. Et les plus vastes incendies échappent le plus souvent à qui a allumé la plus petite étincelle : l'événement s'est rapproché du fait divers, né lui-même en ce milieu du XIX^e siècle où s'élaborait la société industrielle.

La différence entre les deux phénomènes est théoriquement très nette. L'événement appartient par nature à une catégorie bien cataloguée de la raison historique : événement politique ou social, littéraire ou scientifique, local ou national, sa place est inscrite dans les rubriques des journaux. Mais à l'intérieur de sa catégorie bien repérée, l'événement se signale par son importance, la nouveauté du message, d'autant moins bavard qu'il est moins banal. Le fait divers occupe une place symétriquement inverse¹ : noyé dans l'épars, hors catégorie, voué à l'inclassable et l'inimportant, il renvoie en revanche d'un contenu d'étrangeté à un contexte de conventions sociales, par la logique d'une causalité soit tordue (du type : une mère assassine ses quatre enfants) soit renversée (du type : un homme mord son chien). C'est ce rapport théorique qui s'estompe. Non qu'il n'y ait plus de différence entre le fait divers et l'événement ; mais sur tout événement au sens moderne du mot, l'imaginaire de masse veut pouvoir greffer quelque chose du fait divers, son drame, sa magie, son mystère, son étrangeté, sa poésie, son tragi-comique, son pouvoir de compensation et d'identification, le sentiment de la fatalité qui l'habite, son luxe et sa gratuité. L'imaginaire peut s'emparer ainsi de n'importe quel fait divers — on l'a vu pour l'Affaire Dreyfus comme pour Mai 68 — et lui faire passer, par les relais d'investissements successifs, le cap de l'événement le plus massif, au moment même où l'histoire donne le sentiment de se dégrader en fait divers.

L'événement, c'est le merveilleux des sociétés démocratiques. Mais l'intégration même des masses a eu pour effet d'intégrer aussi le merveilleux. La littérature populaire et ouvrière d'avant le milieu du XIX^e siècle montre que le fantastique empruntait traditionnellement ses éléments à l'extra-monde. C'est maintenant la société industrielle elle-même qui les lui fournit. Ainsi obtient-on un effet de sur-multiplication quand les performances de la société technicienne paraissent imiter précisément les thèmes du fantastique traditionnel. Ce fut le cas, par exemple, pour le premier alunissage américain. Tout y obéissait au contraste exploité légitimement par les organisateurs de ce « show » interplanétaire : inimaginable démonstration de puissance technique réalisée avec cette précision tout onirique, supersélectivité des trois héros identificatoires au physique de supermen de bandes dessinées, utilisation de l'esthétique futuriste du lem d'où émergeaient sur le petit écran des scaphandres aux gestes enfin délivrés du poids de la terre, contraste entre l'immensité des enjeux financiers, humains, politiques et la fragilité des réflexes physiques et nerveux de trois simples hommes ; l'imaginaire fondé sur la surpuissance scientifique du monde moderne se nourrissait ici du plus vieux rêve de l'humanité. Instance du réel,

1. Cf. en particulier Georges AUCLAIR, *le Mana quotidien*, structures et fonctions de la chronique des faits divers, éd. Anthropos, 1970 et Roland BARTHES, *Mythologies*, le Seuil, 1967.

instance informatrice, instance consommatrice marchaient du même pas : le débarquement dans la lune fut le modèle de l'événement moderne.

Sa condition demeurait bien la retransmission en direct par Telstar. La vitesse de retransmission n'est sans doute pas la cause suffisante de la transformation de l'événement, mais à coup sûr la cause nécessaire. On en a vu la démonstration lors du récent match Cassius Clay-Frazier qui fut un événement dans tous les pays où la télévision le retransmit en direct, mais pas en France, qui ne connut que le différé. En abolissant les délais, en déroulant l'action incertaine sous nos yeux, en miniaturisant le vécu, le direct achève d'arracher à l'événement son caractère historique pour le projeter dans le vécu des masses.

Et pour le lui redonner sous forme de spectacle. Est-ce la théâtralité propre à tant d'événements contemporains promis à la publicité, est-ce au contraire la transmission en direct qui leur confèrent cette dimension? Toujours est-il que démocratie de l'événement et spectacularité ont progressé du même mouvement. L'histoire contemporaine pourrait symboliquement débiter avec le mot de Goethe à Valmy : « Et vous pourrez dire : J'y étais! »... Le propre de l'événement moderne est de se dérouler sur une scène immédiatement publique, de n'être jamais sans reporter-spectateur ni spectateur-reporter, d'être vu se faisant et ce « voyeurisme » donne à l'actualité à la fois sa spécificité par rapport à l'histoire et son parfum déjà historique. D'où cette impression de jeu plus vrai que la réalité, de divertissement dramatique, de fête que la société se donne à elle-même à travers le grand événement. Tout le monde y a part et personne, car tous font la masse à laquelle nul n'appartient. Cet événement sans historien est fait de la participation affective des masses, le seul et unique moyen qu'elles ont de participer à la vie publique : participation exigeante et aliénée, vorace et frustrée, multiple et distante, impuissante et pourtant souveraine, autonome et téléguidée comme cette impalpable réalité de la vie contemporaine qu'on appelle l'opinion.

Cette histoire attend son Clausewitz pour analyser la stratégie de l'événement total qui, comme la guerre, a enrôlé les civils; il n'y a plus d'arrière de l'histoire, pas plus que de front unique où combattraient les militaires. Le fossé qui séparait traditionnellement deux mondes, les dominants et les dominés de l'information, deux cultures, savante et populaire, tend à disparaître ou, pour mieux dire, une hiérarchie plus stable se rétablit à l'intérieur du monde de l'information, dans l'univers des media. Dans un monde où nul n'est complètement sans savoir ni pouvoir, ne fût-ce qu'à travers le suffrage universel, nul n'a sur l'événement un monopole permanent; les media semblent lui faire dire, comme au glas de John Donne : « Ne demande pas pour qui il sonne, il sonne pour toi! ».

C'est pour tous que de Gaulle prononçait l'Appel du 18 juin, même si peu l'entendirent; pour tous qu'un champion de ski dépasse un record sur des altitudes solitaires, pour tous qu'un char israélien s'enfonce dans le désert : la publicité est la loi d'airain de l'événement moderne. Et voilà du même coup l'information condamnée à être totale. Condamnation si rigoureuse qu'au cas où elle cesse, c'est son silence qui devient un événement. Que les Nigériens interdisent l'accès au Biafra envahi aux reporters, que l'Indonésie massacre un million de communistes dans l'indifférence du monde capitaliste ajoutent une signification supplémentaire au tragique de chacun des événements. Que les procès de Leningrad aient eu lieu en même temps que le procès de Burgos et dans le même huis clos a influencé le cours de leur issue. Le speaker qui au lendemain de la mort de de Gaulle n'aurait pas annoncé d'entrée de jeu : « le général de Gaulle

est mort hier soir » aurait créé l'ébauche d'un événement politique. Le fait que les Chinois n'aient pas connu l'alunissage américain est un événement pour l'univers non chinois. La loi du spectacle est la plus totalitaire du monde libre.

Écartelée ainsi entre le réel et sa projection spectaculaire, l'information a perdu sa neutralité d'organe de simple transmission. Elle n'était par nature, malgré des distorsions supérieures, qu'une courroie, un point de passage obligé. L'événement était émis, transmis, reçu. D'où le récit, qui faisait passer l'événement d'un milieu où il était déjà mort à un milieu où il était amorti, dans un grand dégradé traditionnel des plus avertis aux moins informés. L'information renvoyait à un fait de réalité qui lui était étranger, qu'elle signifiait. Quelle que soit la technicité du sens qu'on lui donne, l'Information, avec une majuscule, fonctionne en principe toujours comme un réducteur d'incertitude. Elle demeurerait inintelligible si elle ne venait enrichir un savoir organisé, restructurer le cadre préétabli dans lequel elle vient s'inscrire. Or, considéré globalement, le système informatif des media fabrique de l'inintelligible. Il nous bombarde d'un savoir interrogatif, énucléé, vide de sens, qui attend de nous son sens, nous frustre et nous comble à la fois de son évidence encombrante : si un réflexe d'historien n'intervenait pas, ce ne serait, à la limite, qu'un bruit qui brouillerait l'intelligibilité de son propre discours. Nous appelons toujours davantage d'événements, par angoisse du temps lisse et uniforme des sociétés industrielles, par besoin de consommer le temps comme des objets, par peur de l'événement lui-même. La machine informative elle-même par son poids propre, en exige de son côté l'alimentation permanente et le confectionne au besoin tous les jours : les titres de *France-soir*, par exemple, fabriquent à chaque édition des événements dont la plupart sont mort-nés. Il n'y a donc pas, comme le prétendait Boorstin¹, de pseudo-événements qui postuleraient le parasitage d'événements vrais par de faux événements. L'artifice, — mais s'agit-il d'artifice? — est la vérité du système. Mieux vaut dire qu'il fallait autrefois de l'extraordinaire pour qu'il y eût événement et que l'événement tend à être, dans un aujourd'hui qui n'a rien d'ailleurs d'absolu, son propre sensationnel. Il y a une loi de Gresham de l'Information, la mauvaise chasse la bonne. L'histoire contemporaine a vu mourir l'événement « naturel » où l'on pouvait idéalement troquer une information contre un fait de réalité; nous sommes entrés dans le règne de l'inflation événementielle et il nous faut, tant bien que mal, intégrer cette inflation dans le tissu de nos existences quotidiennes.

La modernité secrète l'événement, à la différence des sociétés traditionnelles qui avaient plutôt tendance à le raréfier. L'événement vécu des sociétés paysannes, c'était la routine religieuse, la calamité climatique ou l'avatar démographique; une non-histoire. Mais les pouvoirs institués, les religions établies tendaient à éliminer la nouveauté, à réduire son pouvoir corrosif, à le digérer par le rite. Toutes les sociétés en place cherchent ainsi à se perpétuer par un système de nouvelles qui ont pour but final de nier l'événement, car l'événement est précisément la rupture qui mettrait en cause l'équilibre sur lequel elles sont fondées. Comme la vérité, l'événement est toujours révolutionnaire, le grain de sable dans la machine, l'accident qui bouleverse et prend au dépourvu. Il n'y a pas d'événements heureux, ce sont toujours des catastrophes. Mais pour exorciser le nouveau, il y a deux moyens : soit le conjurer par un système d'infor-

1. Cf. *L'image*, Julliard, 1963.

mation sans informations, soit l'intégrer au système de l'information. Des pans entiers de l'univers vivent ainsi à l'Est sous le régime de la nouvelle sans nouveauté. Lisez la presse, rien d'imprévisible : vie interne du parti, anniversaires et commémorations attendus, performances de production, nouvelles de l'Occident récupérées par la déformation initiale qui les frappe de vanité, ronronnement de la propagande, tout est fait pour vider l'information de ce qui risquerait de mettre en cause l'institution qui l'émet. Les hagiographes du Moyen Age ne donnaient ainsi que le jour et le mois de l'événement de la vie d'un saint, jamais l'année, pour inscrire cet événement dans une éternité sans mémoire et donc sans efficacité temporelle. Le second moyen de conjurer le nouveau consiste à en faire, jusqu'aux limites de la redondance, l'essentiel du message narratif, au risque de donner au système d'information la vocation de se détruire lui-même : c'est le nôtre.

Cet état de sur-information perpétuelle et de sous-information chronique caractérise nos sociétés contemporaines. L'événement exhibé ne permet plus de faire la part de l'exhibitionnisme événementiel. Confusion inévitable, mais favorable à toutes les incertitudes, aux angoisses et aux paniques sociales. Savoir est la première forme du pouvoir dans une société d'information démocratique. Le corollaire n'est pas toujours faux : qui détient le pouvoir est censé savoir. De là une dialectique nouvelle, propre à faire surgir dans nos sociétés un type d'événements liés au secret, à la police, à la conspiration, à la rumeur et aux bruits. Car il est à la fois vrai et faux qu'il n'en est tant dit que pour cacher l'essentiel, que le système qui favorise la naissance de l'événement est aussi, mais pas seulement, fabricant d'illusions, que tant d'aveux dissimulent un mensonge. Qu'il s'agisse, par exemple, de la grande peur qui a ravagé les campagnes françaises ou de l'espionnisme aiguë qui sévit en 1793, qu'il s'agisse de la franc-maçonnerie associée aux Sages de Sion à l'époque de la révolution industrielle, qu'il s'agisse de l'Internationale juive sous Hitler, du trotskysme sous Staline ou de l'anti-impérialisme dans les pays décolonisés, il est certain que tous ces exutoires et ces boucs-émissaires utilisés par tant de maîtres-sorciers du pouvoir charismatique ont accompagné les expériences historiques de participation nouvelle des masses à la vie publique, c'est-à-dire, au sens que lui donnait Tocqueville, à la montée de la démocratie. Événements qui traduisent maladroitement, sauvagement, à la fois l'irruption des masses sur la scène et la profonde frustration des foules qui se jettent sur un faux savoir pour compenser leur manque de pouvoir.

Multiplier le nouveau, fabriquer de l'événement, dégrader l'information sont à coup sûr des moyens de s'en défendre. Mais l'ambiguïté qui est au cœur de l'information achève dans le paradoxe les métamorphoses de l'événement.

III. Le paradoxe de l'événement

C'est même ici la chance de l'historien du présent : le déplacement du message narratif à ses virtualités imaginaires, spectaculaires, parasitaires, a pour effet de souligner, dans l'événement, la part du non événementiel. Ou plutôt de ne faire de l'événement que le lieu temporel et neutre de l'émergence brutale, isolable, d'un ensemble de phénomènes sociaux surgis des profondeurs et qui, sans lui, seraient demeurés enfouis dans les replis du mental collectif. L'événement témoigne moins pour ce qu'il traduit que pour ce qu'il révèle, moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il déclenche. Sa signification s'absorbe dans son retentissement ; il n'est qu'un écho, un miroir de la société, un trou. On peut se deman-

der ce qu'eût représenté la mort de de Gaulle dans dix ans, vieillard diminué, oublié. Mais un an après son départ, assez tôt après que le vote des Français l'ait chassé et assez longtemps pour qu'ils n'en éprouvent plus que la mauvaise conscience et le regret, aux débuts d'un régime qui ne lui souhaitait qu'un hommage funèbre et auquel, né de lui, son père fit l'injure suprême de ne rien changer au testament laconique qu'il avait dirigé contre la IV^e République, sa mort, que l'inachèvement des mémoires, chance suprême, rendait plus pathétique, apparut comme la scène involontairement la mieux jouée du grand acteur obsédé de sa sortie. Une mort brutale, magique, comme celle que chacun se souhaite en son for intérieur, mais qui, dans ce cas solennel, prit les allures légendaires du saint rappelé tout vif à Dieu. Mort qui, aux yeux de l'étranger, emportait le dernier survivant de la guerre mondiale, l'allié de l'U.R.S.S., le décolonisateur, l'ami des pays arabes, le symbole du rebelle, l'homme qui avait reconnu la Chine, bref, qui signifiait quelque chose pour chacun des puissants du monde, et qui, pour le peuple français, renouait avec la plus ancienne, la plus vénérable des traditions du royaume, la mort du roi. Mais une mort qui, par l'agencement de la double cérémonie, par l'opportunité du moment, capitalisait la monarchie sur l'héritage de la République, la nostalgie d'une grandeur perdue et une fugitive réconciliation nationale. Et tandis que par une ruse de l'histoire, la cérémonie de Notre-Dame intronisait ironiquement pour la seconde fois l'homme qui se trouvait avoir abattu le chêne, c'est le nationalisme français tout entier qui escortait le cercueil de Colombey. La mort de de Gaulle en disait providentiellement plus que sa vie entière n'en avait exprimé.

L'immédiateté rend en fait le déchiffrement d'un événement à la fois plus facile et plus difficile. Plus facile parce qu'il frappe d'un coup, plus difficile, parce qu'il livre tout d'un coup. Dans un système d'information plus traditionnel, l'événement dessinait par son propre contenu son aire de diffusion. Son réseau d'influence était, de proche en proche, défini par ceux qu'il touchait. Sa trace était plus linéaire. Si l'événement n'avait pas eu la vertu de se réduire à une seule de ses significations, l'histoire immédiate n'aurait-elle pas eu plus de mal, au XIX^e siècle encore, avec Marx, Tocqueville ou Lissagaray, mais aussi avec tant de commentateurs plus obscurs, à se rapprocher de l'analyse historique? Les contemporains même lucides se seraient, comme aujourd'hui, davantage trompés sur l'actualité. Les intermédiaires étant désormais court-circuités, un téléscopage s'opère et dans l'incandescence des significations, on est aveuglé. Une nouvelle importante comme, par exemple, l'assassinat de Kennedy étant instantanément répandue, sa vocation à l'événementialité est immédiatement réalisée dans l'universel, mais elle remonte des profondeurs de l'émotion mondiale à sa source plutôt qu'elle ne descend du cercle des initiés à ceux qu'elle pourrait éventuellement concerner. Et dans cette remontée, elle charrie tout. Dans l'événement intransitif, sans rivages théoriques et sans frontières, ce sont les paliers de significations qui s'imbriquent et les constellations éclatées qui s'emmêlent. On le cerne mieux de l'extérieur : qu'est-ce qui est événement et pour qui? Car s'il n'est pas d'événement sans conscience critique, il n'y a alors d'événement que si, offert à chacun il n'est pas le même pour tous. Limites de signification, limites de milieux intéressés, limites aussi dans le temps : quand s'arrête-t-il et que devient-il? Les retombées de l'événement, les amnésies collectives comme celle qui a pesé sur la guerre d'Algérie, les cheminements souterrains achèvent d'en dessiner les contours.

Il s'établit ainsi, entre un type de société et son existence événementielle, une

étrange réciprocity. D'une part c'est la succession des événements qui constitue la surface continue de la société, qui l'institue et qui la définit, dans la mesure même où le réseau de son information en représente une institution. Le système d'information qui, en U.R.S.S., en Chine ou aux États-Unis, produit par exemple le XX^e congrès, la révolution culturelle ou l'affaire Calley, illustre la société tout entière : il est même la forme de son institutionnalisation. Mais inversement, de tels événements véhiculent tout un matériel d'émotions, d'habitudes, de routines, de représentations héritées du passé qui affleurent soudain à la surface de la société. Lieu des projections sociales et des conflits latents, un événement est comme le hasard pour Cournot, la rencontre de plusieurs séries causales indépendantes, une déchirure du tissu social que le système lui-même a pour fonction de tisser. Et le plus important des événements est celui qui fait remonter l'héritage le plus archaïque. Ici encore, le système des pays de l'Est fournit un instructif contrepoint. Il n'est sans doute pas indifférent qu'en soit absent le fait divers. Ce résidu révèle précisément, sur le mode mineur, le tréfonds. En expurgeant ce qui subsiste ailleurs du fait divers dans l'événement, le système de l'Est élimine du même mouvement la part incontrôlable et scandaleuse de significations sociales qui apparaît dans le fait divers.

Dès lors ce n'est pas l'événement, sur la création duquel il est impuissant, qui intéresse l'historien, mais le double système qui se croise en lui, système formel et système de signification qu'il est mieux placé que quiconque pour saisir.

Car si indépendant qu'il puisse paraître, le déploiement d'un événement n'a rien d'arbitraire. Si ce n'est son apparition, du moins son surgissement, son volume, son rythme, ses enchaînements, sa place relative, ses séquelles et ses rebondissements obéissent à des régularités qui donnent aux phénomènes les plus lointains en apparence une parenté certaine et une morne identité. Les études d'opinion, désormais classiques, pourraient utilement se doubler d'analyses comparatives qui établiraient les séquences d'information, le déploiement des media, les rapports du message et de la redondance, les réactions en chaîne de la diffusion, bref la phénoménologie formelle de l'événement¹. Une rapide étude a été faite sur la mort de Jean XXIII². A quelles comparaisons aboutiraient des monographies similaires sur les morts nationales par exemple, celles de Staline, Kennedy, Churchill, Adenauer, Togliatti, Nasser, de Gaulle? Quelles homologues dans les scissions de certains scandales ou procès, d'affaires sans rapport immédiat comme l'Affaire Dreyfus et la guerre d'Algérie? L'analyse formelle débouche spontanément sur l'analyse de signification, ne serait-ce que, pour commencer, la signification de l'apparition du système formel, qui est elle-même un événement. Car cette intrusion décisive d'une événementialité neuve a eu lieu à la fin du XIX^e siècle, au moment précis où l'histoire scientifique ne s'est, avec le triomphe du positivisme, emparée de la notion d'événement que pour en rejeter dans le passé l'efficacité exclusive. Quelle mutation exprimaient alors l'émergence et la mise en place du vaste réseau qui produit l'actualité? Quelles corrélations établir entre ces deux phénomènes contemporains, la naissance d'une science qui n'a pour objet que les événements du passé et l'avènement d'une spécificité de l'histoire contemporaine?

1. Cf. en particulier Abraham MOLES, *Socio-dynamique de la Culture*, Mouton, 1967.

2. Cf. Jules GRITTI, « Un récit de presse : les derniers jours d'un " grand homme " », *Communications*, 8, 1966.

L'historien du présent ne pratique donc pas autre chose, pour saisir des significations, que la méthode sérielle de celui du passé, à cette différence près que sa démarche a pour but, ici, de culminer dans l'événement au lieu de chercher à le réduire. Il fait consciemment surgir le passé dans le présent au lieu de faire inconsciemment surgir le présent dans le passé. Nous savons, aujourd'hui, que la nuit du 4 Août ne fut pas seulement la mascarade hystérique que Raymond Aron a vue dans les Assemblées universitaires qui s'en réclamaient en Mai 1968. Était-ce évident le 5 août 1789 au matin? Seule a permis d'en décider la suite, les arrêtés d'application et leur mise en œuvre. Et que, réciproquement, les Assemblées universitaires aient exprimé autre chose que ce qu'elles prétendaient explicitement, nul n'en doute. L'événement a pour vertu de nouer en gerbe des significations éparses. A l'historien de les dénouer pour revenir de l'évidence de l'événement à la mise en évidence du système. Car l'unicité pour qu'elle devienne intelligible, postule toujours l'existence d'une série que la nouveauté fait surgir. Même l'affirmation « c'est la première fois que... » suppose virtuellement la possibilité d'une seconde. « Même si l'on demeure au niveau d'un modèle cybernétique de la vie sociale, écrit justement Edgar Morin, l'événement-information est précisément ce qui permet de comprendre la nature de la structure et le fonctionnement du système, c'est-à-dire le « feed-back » processus d'intégration (ou rejet) de l'information, c'est-à-dire aussi de la modification apportée soit dans le système, soit par le système¹. » Sur l'éruption du volcan, l'historien du présent, répétons-le, n'a aucune part, à la différence de l'historien du passé à qui la durée permet de faire artificiellement de ces volcans événementiels autant de buttes-témoins d'un paysage qu'il balise. Mais en tant que géologue, il retrouve sa souveraineté. C'est à lui que revient d'identifier les niveaux géologiques, les relais d'explosions internes et les détonateurs secondaires, de distinguer les réalités conflictuelles fondamentales des mécanismes d'intégration et de résorption de la lave expulsée. Il n'y a pas de différence de nature entre une crise, qui est un complexe d'événements, et un événement, qui signale quelque part dans le système social une crise. Une dialectique s'instaure entre ces deux phénomènes qui est celle du changement, devant lequel l'historien du passé est aussi démuné que l'historien du présent.

L'avenir le démentirait-il et, se jouant de ses attributions provisoires, effacerait les séries instituées pour faire apparaître l'événement lui-même dans un tout autre réseau, que demeureraient encore significatives ses élaborations improvisées à chaud; elles font partie de l'événement lui-même. Toute l'histoire de la Révolution française au XIX^e siècle ne fait que proclamer l'inachèvement de l'événement révolutionnaire. Toute la littérature sur Mai 1968 escorte inséparablement son sujet; elle relève elle-même d'une impossible histoire de Mai. L'histoire contemporaine, cette exploration de l'actualité, ne consiste pas à appliquer au présent des méthodes historiques éprouvées pour le passé, elle est l'exorcisme ultime de l'événement, la dernière séquelle de sa résolution. Serait-elle contredite par l'histoire, il n'empêche qu'au même titre que l'événement, elle aura été.

Il serait du reste bien téméraire de ne la croire qu'un document à l'usage du futur. Pour l'histoire du siècle dernier tout au moins, l'histoire scientifique ne fait bien souvent que retrouver, par de complexes détours, une vérité immédia-

1. « Principes d'une sociologie du présent », in *la Rumeur d'Orléans*, Le Seuil, 1969, p. 225.

Pierre Nora

tement pressentie par les contemporains. L'empreinte de l'histoire immédiate demeure. Non par inertie; mais de même que les mass media mêlent, dans l'information, message et bruit, de même l'événement apporte, avec son opacité, les éléments de sa propre intelligibilité. Comme l'événement, l'histoire s'est démocratisée. Quand les historiens d'aujourd'hui, travaillés par l'ambition d'une histoire totale, proclament leur fidélité à Michelet, il faut entendre dans leur nostalgique hommage le cri que leur arrache un impossible adieu. Retournons plutôt la proposition. Les vrais héritiers de Michelet, ce sont les historiens du présent. Et l'histoire scientifique de pointe, en voulant éliminer le poids de l'événement traditionnel pour retrouver les sensibilités et les mentalités, en définissant les structures économiques et sociales pour retrouver le vécu de masses fait-elle autre chose que de réimprimer au passé le mouvement même du présent? Pascal peut-être avait raison : « Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte ¹. »

PIERRE NORA

Institut d'Études Politiques, Paris.

1. *Pensées*, Juifs 1.

L'événement monstre

Pierre Nora

Citer ce document / Cite this document :

Nora Pierre. L'événement monstre. In: Communications, 18, 1972. L'événement. pp. 162-172;

doi : <https://doi.org/10.3406/comm.1972.1272>

https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1972_num_18_1_1272

Fichier pdf généré le 10/05/2018